

# Une pionnière de l'histoire orale et de l'histoire des femmes au Nigeria

Entretien avec la Professeure Bolanle Awe

Mutiati Titilope Oladejo et Sara Panata

*Traduction depuis l'anglais : Sara Panata*

---

Citer cet article : Mutiat Titilope Oladejo et Sara Panata (2022), « Une pionnière de l'histoire orale et de l'histoire des femmes au Nigeria. Entretien avec la Professeure Bolanle Awe », *Revue d'Histoire Contemporaine de l'Afrique*, en ligne.

URL : <https://oap.unige.ch/journals/rhca/article/view/aweoladejopanata>

Mise en ligne : 1er Avril 2022

DOI : <https://doi.org/10.51185/journals/rhca.2022.entretien01>

---

## Résumé

Cet entretien donne la parole à la Professeure Bolanle Awe, une pionnière de l'histoire orale et de l'histoire des femmes au Nigeria. Bolanle Awe propose un retour sur sa formation en tant qu'historienne et sur des épisodes de son parcours intellectuel et académique. Née en 1933 à Ilesha, une ville secondaire du sud-ouest du Nigeria, elle se forme en tant qu'historienne dans ce qui était alors la métropole britannique avant d'enseigner au Nigeria à partir de 1964. Ces échanges donnent à voir le parcours professionnel d'une femme de l'intelligentsia nigériane, dont la carrière d'historienne s'étend de la période coloniale tardive jusqu'en 1998. Ces souvenirs d'une trajectoire académique exceptionnelle mettent également en lumière les réticences du milieu universitaire britannique, largement blanc, vis-à-vis des étudiant.e.s des colonies ainsi que celles du milieu universitaire nigérian, largement masculin, vis-à-vis d'une femme maîtresse de conférences et professeure.

**Mots-clés** : études de genre, histoire des femmes, Nigeria, historiographie nigériane, Bolanle Awe.



## Introduction

Surnommée « la matriarche de l'histoire féministe<sup>1</sup> » au Nigeria, Bolanle Awe, née Fajembola, est spécialiste de l'histoire moderne et contemporaine de ce pays, mais est surtout connue comme une pionnière de l'histoire des Nigériennes. Elle a également mené d'importantes recherches sur l'histoire orale et la méthodologie historique.

Née à Ilesha en 1933, Bolanle Awe a obtenu une maîtrise en histoire à l'université Saint Andrews en Écosse en 1958 et a poursuivi son doctorat à l'université d'Oxford (1958-1964)<sup>2</sup>. Après avoir obtenu son doctorat, elle a enseigné l'histoire à l'université d'Ibadan (1964-1966), puis à l'université de Lagos (1966-1973). En 1973, elle est la première femme à être nommée directrice de l'Institute of African Studies (IAS) de l'université d'Ibadan.

Bien qu'elle ait obtenu son doctorat en Grande-Bretagne, ses approches et méthodes historiques ont été profondément influencées par l'environnement pionnier de l'école d'histoire de l'University College d'Ibadan (qui deviendra ensuite l'Université d'Ibadan)<sup>3</sup>. En 1954, le professeur Kenneth O. Dike, connu comme le « Père de l'historiographie ouest-africaine »<sup>4</sup>, a été le premier Africain à être nommé professeur d'histoire au département d'Histoire de l'University College d'Ibadan. Dike a joué un rôle crucial dans la décolonisation de l'histoire africaine et dans l'écriture de cette histoire par des universitaires africain.e.s lorsqu'il a fondé le Nigerian Records Office à Ibadan (1954), devenu plus tard les Archives nationales du Nigeria. En outre, dans la deuxième moitié des années 1950, le Département d'histoire de l'université d'Ibadan a progressivement employé un nombre croissant de Nigériens, notamment Joseph Anene, Jacob Festus Ade Ajayi ou Ade Aderibigbe. Ils ont travaillé ensemble à une réforme radicale du programme d'histoire, qui a été centré sur l'histoire africaine et nigérienne, et ont produit des manuels destinés à être utilisés à différents niveaux du système éducatif. Ils ont également encouragé la production de recherches novatrices sur l'histoire précoloniale du Nigeria, en s'appuyant sur des sources orales.

Bolanle Awe s'est notamment intéressée à la méthodologie de l'histoire orale pour plaider en faveur d'une histoire africaine qui aille au-delà de l'histoire des Européen.ne.s en Afrique, largement documentée par les sources écrites<sup>5</sup>. Son doctorat était centré sur l'histoire militaire de l'État d'Ibadan au XIX<sup>e</sup> siècle. Elle a appuyé ses recherches sur un large éventail de sources orales et, par la suite, a écrit différents essais sur l'importance de ces différentes formes de matériaux oraux. Elle a également produit des travaux majeurs sur l'histoire des Nigériennes<sup>6</sup>, remettant en question la domination masculine dans l'historiographie de l'Afrique et le monopole d'universitaires étranger.ère.s sur l'historiographie des femmes africaines<sup>7</sup>.

D'une part, elle a vivement critiqué l'absence de voix de femmes dans l'écriture de l'histoire de l'Afrique. Elle a souligné leur absence dans la célèbre *Histoire générale de l'Afrique* de l'Unesco, en remettant en cause l'androcentrisme de ce champ d'étude, dominé par des universitaires masculins et en soulignant l'oubli des rôles joués par les femmes africaines dans leur propre histoire<sup>8</sup>. D'autre part, elle a fait partie de la première génération d'universitaires africaines à critiquer fortement l'hégémonie des universitaires occidentaux/occidentales sur les études sur les femmes africaines. Après son expérience de 1976 à la conférence internationale « Women and Development » à Wellesley College (Boston), elle a remis en question la prétendue universalité des expériences, des intérêts et des objectifs des femmes et a soutenu que les femmes africaines devaient être étudiées selon leurs propres

<sup>1</sup> Falola Toyin, « Celebrating Bolanle Awe: the Matriarch of Feminist History », *The Punch Nigeria*, 9 novembre 2018. Sur les contributions de Bolanle Awe à l'histoire orale et aux études sur les femmes, voir aussi : Agbaje Adesola Adetutu (1995), « Bolanle Alake Awe: a Biography », mémoire de Master, University of Ibadan ; Isiugo-Abanihe Ifeoma et al. (dir.), *Bolanle Awe: Portrait of an Academic and Activist* (1999), Ibadan, Women's Research and Documentation Centre ; Aderinto Saheed et Falola Toyin (2010) « Bolanle Awe. Yoruba and Gender Studies », in *Nigeria, Nationalism, and Writing History*, Rochester, University of Rochester Press, pp. 142-56.

<sup>2</sup> Awe Bolanle (1964), *The Rise of Ibadan as a Yoruba Power in the Nineteenth Century*, thèse, Oxford, Oxford University.

<sup>3</sup> Aderinto S. et Falola T., *Nigeria, Nationalism...*, op. cit.

<sup>4</sup> Feltham Forbes Jacobs, « How a King's History Student Founded a School of Historical Thought in 1950s Africa », *King's College London, Spotlight on Research*, 11 octobre 2020.

<sup>5</sup> Awe B., *The Rise of Ibadan*, op. cit.

<sup>6</sup> Voir, par exemple, Awe B. (1977), « The Iyalode in the Traditional Yoruba Political System », in A. Schlegel (dir.), *Sexual Stratification: A Cross-Cultural View*, New York, Columbia University Press, pp. 144-59.

<sup>7</sup> Awe Bolanle et alii (1991), « Editorial », *Signs*, 16(4), pp. 645-49.

<sup>8</sup> Awe Bolanle (1991), « Writing Women into History: The Nigerian Experience », in Karen Offen, Ruth Roach Pierson, et Jane Rendall (dir.), *Writing Women's History: International Perspectives*, London, Palgrave Macmillan, pp. 211-220.

termes et non au travers du cadre analytique de l'historiographie occidentale<sup>9</sup>. Elle a également encouragé les chercheuses africaines à écrire sur les femmes en Afrique en suivant leurs propres thèmes de recherche, au lieu de se laisser excessivement influencer par les chercheur.e.s et les institutions étrangères. « Bien que les observations du chercheur étranger puissent être utiles », a-t-elle souligné en 1977, « le temps est venu de mettre l'accent sur les chercheurs indigènes ; en vertu de leur appartenance permanente à leur société, ils sont susceptibles d'avoir une meilleure idée de ses problèmes et des domaines qui nécessitent une attention particulière<sup>10</sup> ». Dans cette perspective, à partir des années 1970, elle a produit plusieurs ouvrages biographiques sur des Africaines influentes et a mis l'accent sur les rôles politiques joués par ces femmes dans l'histoire du continent<sup>11</sup>. Elle a été la première historienne africaine à écrire de manière approfondie sur l'histoire des Nigérianes<sup>12</sup>. Ses recherches ont renversé l'image alors conventionnelle de la « femme africaine éternellement soumise » en mettant en avant la manière dont des Africaines ont pu concrètement exercer des positions de pouvoir et de contrôle. Ces critiques ont été reprises et développées dans les années 1980-1990 par des recherches particulièrement innovantes en études sur les femmes et le genre au Nigeria, comme les travaux d'Amadiume Ifi et d'Oyèrónké Oyèwùmí, qui abordent « l'eurocentrisme » des études sur le genre et la nécessité de produire des « savoirs locaux » dans ce domaine. Sa contribution à l'intégration des femmes africaines est une pierre angulaire de l'historiographie nationale du Nigeria et ses recherches ont été cruciales pour le renouvellement des études sur les femmes africaines.

Outre ses propres recherches, elle a également joué un rôle clé dans la promotion de l'écriture de l'histoire des femmes africaines par des universitaires africaines. À la fin de l'année 1986, elle a créé, avec d'autres collègues de différentes disciplines, le Women's Research and Documentation Centre [Centre de recherche et de documentation des femmes, Wordoc] à l'université d'Ibadan. Le Wordoc avait pour objectif de recueillir les résultats des recherches sur les femmes au Nigeria et de servir de base de données nationale pour les chercheur.e.s nigérian.e.s intéressé.e.s par l'histoire des femmes<sup>13</sup>. Elle a été la première présidente du Wordoc et s'est employée à promouvoir la recherche locale et nationale sur les femmes et à créer un réseau international entre les spécialistes de cette discipline.

Awe a également occupé des postes dans l'administration publique de l'État d'Oyo dans les années 1970 et s'est engagée dans des associations féminines tout au long de sa carrière universitaire. De 1970 à 1973, elle a été membre du National Council of Women's Societies (créé en 1957) et secrétaire nationale de la Nigerian Association of University Women (créée en 1964). Dans les années 1980, elle s'est retirée de ces organisations nationales, mais a continué à militer dans d'autres réseaux. Elle a été la coordinatrice nationale du Development Alternatives with Women for a New Era (Dawn), un réseau féministe transnational fondé en Inde en 1984. De 1990 à 1992, elle a dirigé la Commission nationale pour les femmes, qui siège à Abuja<sup>14</sup>. Elle a pris sa retraite en 1998.

L'entretien a été réalisé à sa résidence d'Ibadan en juin 2021. La transcription a ensuite été relue par Bolanle Awe elle-même. Bien qu'elle ait reçu des questions avant l'entretien, elle a préféré nous parler longuement de l'histoire de sa vie. C'est la raison pour laquelle nous avons ajouté des sous-titres afin de guider les lecteur.e.s.

## **Devenir historien.ne à l'époque coloniale (1954-1964)**

### **Mutiati Oladejo : Pourriez-vous nous donner quelques informations biographiques ?**

<sup>9</sup> Awe Bolanle (1977), « Reflections on the Conference on Women and Development: I », *Signs*, vol. 3, n° 1, pp. 314-316.

<sup>10</sup> *Ibid.* p. 315.

<sup>11</sup> Awe Bolanle (1988), « Nigerian Women's Visions and Movements: An Overview », communication présentée à la journée d'étude à la conférence DAWN sur le thème « Africa Regional Meeting on Food, Debt Crises in Relation to Women », Institute of African Studies, University of Ibadan ; Awe Bolanle (1992) (dir.), *Nigerian Women. A Historical Perspective*, Ibadan, Bookcraft ; Awe Bolanle (1992), « Women and Popular Participation », communication présentée à la journée d'étude Cowan/Wordoc sur le thème « Women and Popular Participation », Institute of African Studies, University of Ibadan ; Ashaye Yomi Leon et Bolanle Awe (2016), *Nigerian Women Pioneers and Icons*, Ibadan, Childsplay Books Limited.

<sup>12</sup> Dans les années 1970-1980, les quatre autres principales chercheuses anglophones travaillant sur l'histoire des femmes africaines étaient des chercheuses étrangères vivant au Nigeria (Nina Mba, LaRey Denzer) ou ailleurs (Kristin Mann, Judith Van Allen).

<sup>13</sup> Awe Bolanle et Mba Nina (1991), « Women's Research and Documentation Centre (Nigeria) », *Signs* 16(4), pp. 859-64.

<sup>14</sup> Panata Sara (2020), *Le Nigeria en mouvement(s) : la place des mouvements féminins et féministes dans les luttes socio-politiques nationales (1944-1994)*, thèse de doctorat, Paris, Université Paris 1.

**Bolanle Awe** : J'ai maintenant plus de 80 ans. Je suis née à Ilesha [au sud-ouest du Nigeria] en 1933. C'est là que j'ai commencé l'école primaire (Holy Trinity School), mais j'ai dû la terminer à Ibadan lorsque mon père a été muté. À l'école primaire St James d'Ibadan, j'ai passé l'examen d'entrée au collège St Anne, la première école de filles d'Ibadan... Nous étions les toutes premières à être diplômées de cette école, nous étions 10 ou 12. Je suis ensuite allée à Lagos, puis je suis allée dans une école privée, la Perse School de Cambridge, pour passer mes A-Levels [équivalent du baccalauréat] en vue d'entrer à l'université. Bien évidemment, je suis allée à l'université : l'université de St Andrews, en Écosse, en 1954, puis à l'université d'Oxford de 1958 à 1964. Je suis rentrée au Nigeria pour enseigner, d'abord à l'Université d'Ibadan, puis à l'Université de Lagos.

Ma mère était une enseignante qualifiée et l'une des toutes premières femmes enseignantes qualifiées au Nigeria à l'époque. Elles étaient une douzaine, formées à Ibadan. Mon père était un homme d'affaires, fils un commerçant de cacao. Un ami de son père, lui aussi commerçant de cacao, lui avait demandé d'envoyer un de ses enfants à l'école, et c'est mon père qui a été choisi. Il est allé dans une de ces écoles privées en Angleterre, mais malheureusement, son père est mort avant qu'il ne puisse terminer ses études. Par conséquent, il a dû revenir au pays. Et il a commencé à travailler à Osogbo [au sud-ouest du Nigeria], dans une entreprise appelée John Holt<sup>15</sup>. C'est une grande entreprise anglaise. C'est là qu'il a rencontré ma mère, ils se sont mariés à Ilesha.

### **Sara Panata : Qu'est-ce qui vous a motivé à devenir historienne ?**

C'est à partir de St Anne que j'ai décidé que je voulais aller à l'étranger pour étudier l'histoire. J'étais un peu arrogante quand je suis arrivée à l'école St Anne parce que j'avais de très bons résultats, je dois avouer. Quand la directrice m'a demandé « qu'est-ce que tu veux faire plus tard ? » J'ai répondu : « Eh bien, je veux aller plus loin. Je vais aller à Oxford ou à Cambridge pour faire mon doctorat. Nulle part ailleurs ». Elle m'a regardé et m'a dit : « Personne dans cette école n'est jamais allé à Oxford ou à Cambridge. Il n'y a pas de place pour toi ». Et elle m'a dit qu'ils ne pouvaient même pas me prendre, que ce qu'elle me conseillait, c'était de rester chez moi et de devenir enseignante. Dans un premier temps, elle me conseillait d'aller dans une école à l'étranger, de suivre une formation d'enseignante, de rentrer chez moi, d'enseigner et de me marier, puis de repartir plus tard pour aller à l'université. J'étais tellement déprimée.

Et puis j'ai décidé d'aller au Colonial Office. Il y avait deux femmes qui étaient chargées des affaires féminines. Je suis allée les voir et elles m'ont dit que la meilleure chose à faire était d'aller dans une école où je pourrais passer les A-Levels. C'est ainsi que j'ai été admise à la Perse School for Girls, l'une des écoles de Cambridge où l'on peut passer les A-Levels. J'étais assez excitée d'être là et ils étaient aussi excités de m'avoir. Toutefois, il y avait des compositions qui me donnaient du mal. La directrice de l'école a pris la responsabilité de m'enseigner elle-même la grammaire anglaise. C'est grâce à elle que j'ai appris à utiliser « *shall* », « *will* » et tout le reste. Ils m'ont aussi appris un peu de sport dans cette école. Toutes les sept semaines, ils m'emmenaient sur le terrain de cricket, pour me montrer comment les gens jouaient au cricket. Et ils m'ont aussi envoyé dans une école pour améliorer mon anglais. Ils disaient que mon anglais n'était pas assez bon. Ils avaient une école d'anglais où ils enseignent aux gens à s'exprimer de manière éloquente. Et j'y suis allée.

Quoi qu'il en soit, ce qui était intéressant, c'était mes deux professeurs d'histoire – j'avais deux professeurs d'histoire : un en anglais, un en histoire européenne – ils étaient extrêmement gentils. Celui qui enseignait l'anglais était très enthousiaste à mon sujet, et il me posait toutes sortes de questions, en particulier sur l'histoire britannique. Par exemple : « Que pensez-vous du fait que la reine devienne le chef de l'État ? Qu'une femme soit à la tête d'un État ? » et toute sorte de question de ce type. L'autre m'a appris l'histoire européenne et m'a fait aller en Italie pour regarder les œuvres d'art en Italie. Ouais !! Donc, ils m'ont beaucoup encouragée. De là, à partir de cette école, il était possible d'aller à l'université. Mais c'était difficile, car il n'y avait que deux *colleges* pour femmes à Cambridge et cinq *colleges* pour femmes à Oxford. Donc, quand les résultats arrivaient, ce qui se passait généralement, c'est que la directrice lisait les noms de celles qui avaient réussi et qui allaient dans l'une de ces deux universités. Elle ne mentionnait pas celles qui n'étaient pas admises. Et quand ça a été mon tour, elle m'a dit : « Voulez-vous aller à Londres ? » Alors j'ai répondu : « Non ! », je n'aimais pas Londres. J'ai décidé d'aller à St Andrews, en Écosse. C'est loin de Cambridge. C'est loin de tout. C'est une petite université dans une petite ville pour les retraités. Quoi qu'il

<sup>15</sup> Cette société anglaise s'est implantée à Lagos en 1897.

en soit, je suis allée à l'université et je suis restée dans une résidence universitaire qui n'était pas très éloignée du campus universitaire.

Comme j'avais étudié l'histoire à Cambridge, j'ai décidé de continuer avec l'histoire. J'avais de nombreux professeurs. Je me souviens tout particulièrement de celui d'histoire moderne et de celui d'histoire médiévale... ils étaient extrêmement gentils, ils étaient sympathiques ; très encourageants et ils enseignaient très bien. Je les aimais bien. Celui qui enseignait l'histoire médiévale, le professeur Lionel Harry Butler, était extrêmement populaire. Ils étaient tous deux allés à Oxford.

Quoi qu'il en soit, nous passions de bons moments là-bas. C'était un endroit magnifique pour étudier. Très beau, c'est au bord de la mer. Nous devions tous porter nos blouses pour les cours – des blouses rouges. Et c'était un environnement très agréable. Quand j'ai terminé, j'ai dit que je voulais poursuivre des études de troisième cycle. Les deux professeurs ont dit : « Oui, vous devez aller à Oxford ». Ils ont décidé cela, ils ont écrit des lettres de références et je suis allée à Oxford. C'est ainsi que je suis arrivée au Somerville College d'Oxford, un *college* de femmes.

## Faire un doctorat en Angleterre en tant que Nigériane

Lorsque je suis arrivée au Somerville College d'Oxford, l'enseignante en histoire a dû me faire passer une audition. Elle m'a alors demandé : « Qu'est-ce que tu voudrais faire ? ». J'ai répondu « De l'histoire ». Elle a dit : « Oui, mais quel type d'histoire ? ». Et j'ai dit : « De l'histoire africaine ». Elle a dit : « Il n'y a pas d'histoire africaine ». Et j'ai répondu : « Si, il y en a ». Elle m'a alors répondu : « Il n'y a pas d'histoire africaine. Ce qui existe, c'est l'histoire des Européens en Afrique ». Si je voulais connaître l'histoire des Européens en Afrique, ils m'encourageaient à le faire, mais il n'y avait rien qui ressemblait à de l'histoire africaine. J'ai insisté sur le fait qu'il y avait bien une histoire africaine. C'est à cette époque que le professeur Saburi Biobaku<sup>16</sup> et le professeur Kenneth Dike<sup>17</sup> avaient sorti leurs livres sur l'histoire de l'Afrique et je les avais lus. J'étais donc convaincue qu'il existait une histoire africaine. Alors elle m'a dit : « Eh bien, si vous ne pouvez pas faire ce que je veux que vous fassiez, c'est-à-dire l'histoire des Européens en Afrique, alors nous ne pouvons pas vous prendre ». Au revoir. Alors j'ai choisi de ne pas rester. Et j'ai dit : « Au pire, je peux toujours aller à Londres où on enseigne l'histoire africaine ».

Mais le jour suivant, la directrice du *college* m'a convoquée et m'a dit qu'elle voulait me voir. Quand je suis arrivée, elle m'a dit : « Assieds-toi ». Je me suis donc assise. Elle m'a dit : « Nous avons réfléchi à votre cas et nous avons été très impressionnés par le fait que vous ayez défendu votre position bec et ongles, que vous ayez refusé d'être forcée à changer d'avis. Puisque vous êtes si déterminée, nous voulons que vous veniez au Somerville College et que vous nous prouviez qu'il existe une histoire africaine. C'est donc sur cette base que nous vous prendrons. » J'étais sous le choc. Elle a dit : « Oui, vous devez être surprise d'apprendre que lorsque nous avons discuté de votre cas, nous en sommes venues à la conclusion que comme vous avez eu le courage de continuer à argumenter, eh bien, autant voir ce que vous ferez de tout cela. » C'est ainsi que je suis devenue membre du Somerville College. Je voulais prouver qu'il existait une histoire africaine. Et j'ai fait mon doctorat sur l'histoire d'Ibadan<sup>18</sup>.

Ma directrice était Mme Margery Freda Perham<sup>19</sup>. Elle était membre du Nuffield College, un autre *college* d'Oxford. C'était une femme très grande et autoritaire, mais très gentille. Elle avait environ huit étudiant.e.s. Elle était également consultante pour un certain nombre de pays. Tafawa Balewa [un politicien nigérian] et toutes sortes de personnes venaient lui demander des conseils. Elle était consultante pour le Colonial Office. En parallèle, elle écrivait la biographie de Lord Lugard. Donc, à chaque fois que tu venais pour demander des conseils, elle disait simplement : « Oh, vous êtes ici, voici un chapitre ». Et elle nous donnait un chapitre du livre sur Lord Lugard qu'elle écrivait. Elle disait : « Allez le lire et faites-moi parvenir vos commentaires ». Nous faisons toujours cela. Puis, un de ses collègues, un homme, m'a demandé ce que je faisais, et j'ai répondu que je ne faisais rien : « Mme Perham n'enseigne pas. Elle nous donne seulement des chapitres du livre sur Lord Lugard. Ce n'est pas pour cela

<sup>16</sup> Il était un éminent professeur d'histoire au Nigeria et *Vice-Chancellor* de l'Université de Lagos. Biobaku Saburi O. (1960), *The Origin of the Yoruba*, Lagos, Federal Information Service.

<sup>17</sup> Dike Kenneth (1965), *Trade and Politics in the Niger Delta*, Oxford, Clarendon.

<sup>18</sup> Awe B., *The Rise of Ibadan*, *op. cit.*

<sup>19</sup> Voir, entre autres, Perham Margery Freda (1962), *Native Administration in Nigeria*, London, Oxford University Press ; Perham Margery Freda (1963) (dir.), *Ten Africans*, London, Faber and Faber.

que je suis venue. Je voulais faire l'histoire d'Ibadan ». Ça lui a été rapporté et quand je l'ai revue, elle a dit : « Ecoutez, je vois que vous avez parlé de moi. Vous avez dit que je ne vous ai pas enseigné ? » Et j'ai dit : « Mme Perham, vous ne nous avez pas enseigné. Vous nous avez juste demandé de lire le livre sur Lord Lugard et ce n'est pas pour cela que je suis venue. » Elle a répondu : « Tu es une vilaine fille. Maintenant, je vais commencer à vous encadrer. Mais si vous venez pour être encadrée, vous devez mettre votre robe académique ». C'est la blouse académique d'Oxford que l'on met quand on vient en cours, pour les encadrements, les conférences et tout le reste – « Si tu ne viens pas avec ça, je ne te superviserai pas ». Et elle avait une sœur qui venait du Kenya, qui était une très bonne cuisinière. Elle s'assurait qu'elle me donne le petit-déjeuner avant de commencer les cours.

Le professeur Vincent Todd Harlow était le responsable des cours<sup>20</sup>. C'était un historien de l'Angleterre qui n'avait pas tellement foi en nous autres, qui venions du Commonwealth, surtout ceux d'Afrique. C'était à cette époque, en 1963, que l'historien anglais Hugh Trevor-Roper avait donné une conférence affirmant qu'il n'y avait pas d'histoire africaine : tout ce qu'il y a, c'est l'histoire de l'Europe et l'histoire des Européens en Afrique, et le reste est ténébres<sup>21</sup>. Le professeur Harlow nous permettait de suivre son cours. Mais je pense qu'il avait l'impression que nous ne faisons que perdre notre temps. Il y avait un type très brillant du Ghana. Il avait obtenu une mention Très Bien à l'Université du Ghana et il était l'un d'entre nous. Et nous avions l'habitude de lire nos dissertations à tour de rôle, et c'était son tour de lire sa dissertation. Je crois que c'était la première fois qu'un Africain lisait une dissertation dans cette classe. Et il a lu cet article. Normalement, après la lecture d'une dissertation, le professeur Harlow faisait des commentaires et demandait des commentaires. Mais cette fois, il n'a fait aucun commentaire, il n'a demandé aucun commentaire. Il n'y avait que le silence dans la classe. Après un certain temps, il a dit : « s'il n'y a pas de commentaires, la classe peut partir ». Il n'y a pas eu de commentaire. C'était particulièrement déprimant, parce que cela revenait à dire : « ce Ghanéen n'a rien à offrir ». Nous étions tellement déprimés, parce que nous pensions qu'il était l'un des meilleurs de la classe. Enfin, nous avons vécu toutes sortes d'expériences...

Ensuite, je suis rentrée au pays pour faire mon travail de terrain. Je me suis rendue dans de nombreux endroits. A l'époque, le professeur Biobaku était le directeur du Yoruba Historical Research Scheme<sup>22</sup>. Il m'a emmené avec lui dans tout l'ouest du Nigeria – que je ne connaissais pas beaucoup. Un autre professeur m'a aidée : Ade Ajayi. Il avait l'habitude de prendre mes chapitres de thèse, de les lire et de les commenter avant que je les envoie à Oxford.

Une fois terminé le travail de rédaction, j'ai envoyé le manuscrit à Oxford. Je me suis ensuite présentée pour la soutenance à Oxford. J'ai été interviewée par les professeurs et c'est ainsi que j'ai obtenu mon diplôme. Par contre, Mme Perham a été très ennuyée que je ne lui ai pas dit, avant de venir à Oxford, qu'elle ne faisait pas partie de mon jury. Elle a dit que ces personnes étaient ses cadets, que de telles personnes ne devraient pas examiner ses étudiants. Mais c'est son problème. Quoi qu'il en soit, j'ai obtenu mon diplôme.

## **Être historienne au Nigeria (depuis 1964)**

**Mutiat Oladejo : Vous êtes rentrée au Nigeria en 1964 et vous vous êtes installée à Ibadan. Vous avez été nommée professeure d'histoire orale au Département d'histoire de l'Université d'Ibadan. Pourriez-vous nous raconter ces années ?**

C'était difficile d'enseigner au département d'Histoire parce que je n'avais pas fait beaucoup d'histoire africaine. Et voilà que je devais enseigner dans un département d'histoire qui était déjà réputé pour la qualité de ses travaux en histoire de l'Afrique. C'est là que se trouvaient Kenneth Dike, mais aussi les professeurs Joseph

<sup>20</sup> Le professeur Harlow était auparavant le directeur de thèse de Kenneth Dike à King's College London.

<sup>21</sup> « Undergraduates, seduced, as always, by the changing breath of journalistic fashion, demand that they should be taught the history of black Africa. Perhaps, in the future, there will be some African history to teach. But at present there is none, or very little: there is only the history of the Europeans in Africa. The rest is largely darkness, like the history of pre-European, pre-Columbian America. And darkness is not a subject for history. » In Trevor-Roper Hugh (1963), « The Rise of Christian Europe », *The Listener*, p. 871.

<sup>22</sup> Le « Programme de recherche historique sur les Yoruba » a été lancé en 1956 par le gouvernement de ce qui était alors la Région occidentale du Nigeria dans le but « d'écrire une histoire authentique » des Yoruba depuis la période précoloniale. Les historiens impliqués dans le projet ont accordé une grande attention aux différentes sources à partir desquelles l'histoire des Yoruba peut être étudiée. Le projet a été dirigé par Saburi O. Biobaku. Les résultats du projet sont rassemblés et discutés dans Biobaku Saburi O. (1973), *Sources of Yoruba History*, Oxford, Clarendon Press.

Christopher Anene<sup>23</sup> et J.F. Ade Ajayi<sup>24</sup>. Le professeur Tekena Nitonye Tamuno<sup>25</sup> était également dans le même département. Pareil pour les professeurs Obaro Ikime<sup>26</sup> et Emmanuel Ayankanmi Ayandele<sup>27</sup>. Le département était peuplé de chercheurs remarquables. Le professeur Abdullahi Smith, qui était originaire du nord du pays – c'était un Anglais, mais très gentil<sup>28</sup> – savait que j'étais très faible en histoire africaine. Il m'a donc suggéré de m'asseoir au fond de sa classe. Il enseignait aux étudiants de troisième cycle. Il m'a dit : « Si tu veux, tu peux venir t'asseoir au fond de la classe ». En faisant ça, j'ai récupéré et retenu de bonnes informations.

Mais ça n'a pas été sans poser de problèmes. Les étudiants pensaient que cette femme ne pouvait pas vraiment être une historienne qualifiée, si elle s'asseyait en classe avec d'autres étudiants. De plus, à cette époque, on m'avait donné un appartement dans l'université et j'avais l'habitude de marcher de la faculté à cet endroit. Et certains de ces étudiants venaient et marchaient avec moi, juste pour voir si je pouvais argumenter et ainsi de suite... juste pour voir si j'étais vraiment une vraie historienne ou non. D'autant plus que je n'avais pas de voiture. La plupart des professeurs avaient une voiture, mais je trouvais que ma maison était si proche, pourquoi en aurais-je besoin ? Et puis je pensais déjà à me marier et mon mari avait une voiture. J'ai pensé que cela devait être suffisant.

## Relations avec les collègues hommes du département d'Histoire

Le problème principal lié au fait d'enseigner l'histoire à l'époque, c'était que je venais tout juste de terminer mon doctorat. A cette époque, c'est le professeur Anene qui était le chef du département d'histoire, et j'ai eu un désaccord avec lui. Nous apprenions aux étudiants de troisième année à utiliser de manière critique différentes sources pour l'écriture de l'histoire. Anene décidait qui supervisait les étudiants. Et trois d'entre nous, Ajayi, Ayandele et moi-même, étions tous dans le même domaine : l'histoire des Yoruba. Mais Anene a alors décidé de demander à Ayandele de superviser cette classe d'étudiants. Mais Ayandele était le plus jeune de nous trois et Ajayi n'était pas particulièrement intéressé. Je me suis sentie insultée d'avoir été écartée pour Ayandele. Je suis donc allée voir Anene. Et je lui ai dit : « Écoutez, je suis l'aînée de ce type. Pourquoi avez-vous donné à ce type cette responsabilité que j'aurais dû prendre ? » Mais il m'a regardée et m'a dit : « Écoutez, vous perdez votre temps. Vous ne savez pas que vous êtes une femme ? Que vous ne pouvez pas rivaliser avec un homme ici ? Ne vous attendez pas à ce que vous alliez au même rythme qu'un homme ».

J'étais très en colère. Je suis rentrée chez moi et j'ai raconté ça à mon mari. J'ai décidé d'écrire une lettre au professeur Dike, qui était devenu le *Vice-Chancellor* [équivalent d'un vice-recteur], pour lui dire qu'il y avait de la discrimination dans mon département et peut-être même à l'université d'Ibadan, mais qu'à ma connaissance, la constitution disait qu'il ne devait pas y avoir de discrimination. Que nous sommes tous égaux. Dike n'a pas répondu à ma lettre, mais je pense qu'il a appelé Anene et lui a parlé, car après cet épisode, Anene m'a appelé et m'a dit qu'il ne faisait que plaisanter avec moi. « Quand j'ai dit ça, je ne savais pas que tu le prendrais au sérieux » J'ai répondu : « Je *dois* le prendre au sérieux ». Et après cela, nous ne sommes jamais devenus amis jusqu'à ce qu'il quitte le département. C'était pendant la guerre civile qu'il est parti, il était Igbo. C'est aussi à cette période que je suis allée

<sup>23</sup> J. C. Anene a d'abord travaillé sur l'histoire impériale de l'Afrique pour ensuite se concentrer sur les effets du colonialisme sur les institutions politiques et l'organisation sociale des Nigériens du Sud. Anene Joseph Christopher (1966), *Southern Nigeria in Transition, 1885-1906*, Cambridge, Cambridge University Press ; Anene Joseph Christopher (1970), *The International Boundaries of Nigeria, 1885-1960*, London, Longman.

<sup>24</sup> J.-F. Ade Ajayi est considéré comme le pionnier et le doyen de l'histoire du Nigeria. Il a été le premier à explorer l'histoire des missions chrétiennes et de l'histoire des Yoruba. Tout au long de sa carrière, Ajayi a défendu la thèse d'une continuité des institutions africaines pendant la période coloniale, au lieu de se concentrer sur les agents de changement et de perturbation. Ajayi J.F. Ade et Smith Robert Sellers (1971), *Yoruba Warfare in the Nineteenth Century*, Cambridge, Cambridge University Press ; Ajayi J.F. Ade (1981), *Christian Missions in Nigeria 1841-1891: The Making of a New Élite*, London, Longman.

<sup>25</sup> T. N. Tamuno est devenu enseignant au sein du Département d'histoire en 1963. Il s'est fait un nom en tant qu'historien de l'histoire administrative et politique du pays. Il a également essayé de transformer le format académique et d'écrire pour un public plus large. Tamuno T.N. (1972), *The Evolution of the Nigerian State: the Southern Phase, 1898-1914*, London, Longman.

<sup>26</sup> O. Ikime a enseigné l'histoire à l'Université d'Ibadan de 1964 à 1990. Il est connu pour ses analyses sur les relations entre les différents groupes ethniques du Nigeria et est également à l'origine de la publication de nombreux ouvrages sur l'histoire nigérienne. Ikime Obaro (2001), *Groundwork of Nigerian History*, Ibadan, Heinemann Educational Books.

<sup>27</sup> E. A. Ayandele est connu pour ses travaux sur les missions chrétiennes au Nigeria et leurs impacts socio-économiques et politiques. Il a enseigné l'histoire à l'Université d'Ibadan de 1963 à 1983.

<sup>28</sup> Il a fondé le Département d'histoire de l'Université Ahmadu Bello à Zaria avant de rejoindre le Département d'histoire de l'université d'Ibadan en 1955.

à Lagos parce que mon mari était parti là-bas. Vous savez, c'était l'époque où Biobaku était le *Vice-Chancellor* à Lagos et ils ont failli le tuer, c'était vers 1964.

**Sara Panata : Combien de femmes enseignaient dans le Département d'histoire à cette époque ?**

J'étais la seule. J'étais la seule, mais je ne trouvais pas que c'était étrange. Et il n'y avait pas trop d'étudiantes non plus. Mais même au sein de l'université en général, nous n'étions pas très nombreuses. Je me souviens qu'à une époque, lorsque je faisais partie du comité d'attribution des logements, ce comité avait l'habitude de donner des notes pour les membres de l'université, ces notes déterminaient le logement. Mais ils ne les donnaient pas aux femmes. Il se disait que lorsque vous aviez un mari, votre mari s'occupait de vous. Je me souviens que je suis allée voir le régisseur pour me plaindre et il m'a dit : « De quoi vous plaignez-vous ? Vous feriez mieux d'aller supplier votre mari pour qu'il s'occupe de vous ». Mais je faisais partie d'un de ces comités d'attribution des logements, j'étais la seule femme présente et j'ai parlé. Et je croyais les avoir convaincus de donner aussi des points aux femmes. Oui. J'étais la seule femme du comité d'attribution des logements et ils avaient accepté d'attribuer des points aux femmes membres du personnel. Mais malheureusement, lors de la réunion suivante, je n'étais pas là et ils ont annulé cette décision. Mais nous avons une autre association qui était destinée à tous les membres des catégories supérieures du personnel. Certaines des professeures qui avaient les positions les plus élevées en étaient membres. Eh bien, lorsque je suis arrivée à cette réunion, nous soulevions ce même point et la professeure Geoghegan, l'une des femmes professeures, a dit qu'elle allait présenter la motion et que je devrais l'appuyer. J'étais la plus jeune. Et nous avons simplement autorisé cela. J'ai appuyé la motion, et cela m'a donné beaucoup de confiance en moi parce que les gens me regardaient et disaient : « Qui est-elle ? Qui est-elle ? » Mais j'ai pu appuyer la motion de la professeure Geoghegan.

**Mutiat Oladejo : En 1966, vous avez rejoint l'Université de Lagos. Pouvez-vous nous raconter cette expérience ?**

Je me souviens d'une chose à propos de Lagos, c'est qu'on nous demandait de donner des cours d'études africaines, des cours généralistes dont une grande partie était liée à l'histoire. Et tous les étudiants à Lagos devaient étudier cette matière. Si vous ne réussissiez pas cette matière, vous n'obteniez pas votre diplôme et les étudiants détestaient ça. Que vous étudiez la médecine, le droit ou autre, vous deviez réussir cette matière. Ils étaient tellement indisciplinés et désagréables, et moi je venais de commencer ce cours. Du coup j'ai fini par me dire qu'il fallait trouver un moyen d'attirer leur attention. Donc, un jour, je ne sais pas si vous avez entendu parler de James Brown ?<sup>29</sup> « I'm Black and I'm Proud » ? - Un jour, je suis entrée dans la classe et j'ai demandé : « Vous connaissez "I'm Black and I'm Proud" ? » Et ils ont répondu « Oui ». Alors j'ai dit « Chantons-la ». Alors toute la classe a commencé à chanter « I'm Black and I'm Proud ». Ils dansaient... toute la classe ! Au bout d'un certain temps, j'ai dit : « Stop ! De quoi êtes-vous noirs et fiers ? » Alors je les ai regardés et ils se sont regardés les uns les autres... Et ils se sont tus. Et j'ai dit : « Écoutez, ce que nous essayons de vous apprendre, c'est ce dont vous devez être noirs et fiers. Donc, vous feriez mieux d'écouter ». Et après cela, ils ont été assez attentifs.

**Sara Panata : De 1983 à 1991, vous êtes devenue la première femme directrice de l'Institut d'études africaines de l'Université d'Ibadan. Comment est-ce que cela se passait ?**

Eh bien, je ne sais pas comment je suis devenue directrice, mais c'est quelque chose qui se fait petit à petit, ce n'est pas quelque chose que l'on commence par hasard. Avant moi, le dernier directeur était le professeur Biobaku. J'ai pris sa succession. Mais pour devenir directeur, il faut le mériter. En devenant directeur, vous devez enseigner beaucoup, vous demandez aussi au personnel enseignant de faire beaucoup d'enseignement. Vous devez connaître les programmes de l'institut, l'enseignement, les différents domaines d'intérêt et la manière de les développer. L'Institut d'études africaines était atypique. C'était une unité spéciale de l'université. Et il a fallu un certain temps avant que l'université n'accepte d'en faire une unité spéciale d'enseignement. Tout d'abord, on pensait qu'il s'agissait simplement d'une unité de recherche où les chercheurs des différents départements pouvaient venir

<sup>29</sup> James Brown, « Say it loud - I'm Black and I'm Proud », chanson sortie en août 1968.

travailler, avant de retourner dans leur département. Mais après un certain temps, il a été décidé qu'elle pouvait devenir une unité à part entière. Et c'est ainsi que nous avons eu un directeur d'institut.

La phase suivante de ma vie a été très exigeante. En effet, lorsque l'institut est devenu une unité à part entière, nous avons dû le rendre spécial, faire comprendre aux gens qu'il s'agissait d'une unité africaine où l'accent serait mis sur la culture et l'histoire de l'Afrique, ainsi que sur la culture africaine et le mode de vie africain. Et c'est à ce moment-là que nous avons ouvert un musée dans l'institut. C'est également à cette époque que nous avons créé le village artisanal, où nous avons invité des artisans de tout le Nigeria à venir exposer leur travail et à expliquer ce qu'ils réalisaient. C'est aussi l'époque où nous avons célébré le 25<sup>ème</sup> anniversaire de l'Institut... Ce n'était pas facile.

## **La création du Wordoc (1986)**

C'était une période où nous discutons de la question des femmes. Elle a coïncidé avec un moment où, au niveau international, on a accordé beaucoup d'importance aux femmes. Pas uniquement au sein du champ des études des femmes, mais partout dans le monde, nous discutons de la question des femmes. Et nous avons estimé que nous devions aussi reconnaître l'importance de cette question. Donc nous avons fait notre part. L'institut s'intéressait à cette question et un certain nombre d'entre nous ont décidé de contribuer à la création d'une unité consacrée aux femmes. C'est ainsi que cela a vu le jour. Et nous avons reçu le soutien de nombreuses personnes. Certaines organisations multinationales nous ont soutenues et de nombreuses personnes sont venues à l'institut pour voir ce que nous faisons. Nous organisons régulièrement des conférences. Nous avons l'habitude d'accueillir des personnes, non seulement de l'institut mais aussi d'autres départements de l'université. Des femmes venaient pour nous soutenir et faire des conférences. Et nous avions une unité composée de femmes (non seulement des membres de l'institut mais aussi venues de différentes parties de l'université) : le groupe des femmes, où nous tenions des réunions et décidions des programmes que nous devions avoir à l'institut. C'est ce que nous appelons le Women's Research and Documentation Centre.

Nous organisons des conférences avec les étudiants et nous invitons des femmes très connues à donner des conférences. J'ai également fait passer le mot à d'autres départements de l'université. Pas seulement à Ibadan, mais aussi à l'extérieur de l'université, dans d'autres endroits.

### ***Sara Panata : Comment a-t-il été considéré par vos collègues masculins ?***

Je pense qu'ils l'ont simplement accepté. Je pense qu'ils ont simplement pensé que les femmes s'occupaient de leurs propres affaires. Je n'ai pas eu l'impression qu'ils pensaient que nous dépassions les limites. Je ne le pense pas.

### ***Mutiat Oladejo : Que considérez-vous comme votre héritage et votre contribution majeure à l'histoire des femmes ?***

Eh bien, tout d'abord, le fait que j'ai enseigné l'histoire depuis le tout début en tant que jeune femme et que j'ai continué à l'enseigner, et le fait que j'ai été impliquée dans toutes les activités liées aux femmes. J'ai assisté à presque toutes les conférences qui avaient trait aux femmes. Et j'ai encouragé les autres à faire de même. Je pense avoir fait comprendre aux gens qu'il était important qu'ils connaissent l'histoire, qu'ils ne devaient pas la laisser aux seuls hommes. Et qu'il était important d'avoir des informations significatives sur les activités des femmes. Et honnêtement, c'est ce que devraient être les études sur les femmes. Elles devraient permettre de comprendre comment les femmes ont été et peuvent devenir partie intégrante de la société.

Les femmes doivent apprendre à connaître notre passé, pour être en mesure de comprendre notre avenir. Elles devraient apprendre qu'elles peuvent aussi réussir, comme n'importe qui d'autre... L'histoire des femmes dans leur pluralité devrait montrer que... que vous pouvez réussir !

*Mutiat Titilope Oladejo  
Département d'histoire, Université d'Ibadan (Nigeria)*

*Sara Panata  
Centre d'Histoire Sociale des Mondes Contemporains (CHS) / Fondation des Treilles (France)*

## Bibliographie

- AJAYI J.-F. Ade et SMITH Robert Sellers (1971), *Yoruba Warfare in the Nineteenth Century*, Cambridge, Cambridge University Press.
- AJAYI J.-F. Ade (1981), *Christian Missions in Nigeria 1841-1891: The Making of a New Elite*, London, Longman.
- ADERINTO Saheed et FALOLA Toyin (2010) « Bolanle Awe. Yoruba and Gender Studies », in *Nigeria, Nationalism, and Writing History*, Rochester, University of Rochester Press, pp. 142-56.
- ADERINTO Saheed et FALOLA Toyin (2010) *Nigeria, Nationalism, and Writing History*, Rochester, University of Rochester Press.
- AGBAJE Adesola Adetutu (1995), « Bolanle Alake Awe: a Biography », MA thesis, University of Ibadan.
- ANENE Joseph Christopher (1966), *Southern Nigeria in Transition, 1885-1906*, Cambridge, Cambridge University Press.
- ANENE Joseph Christopher (1970), *The International Boundaries of Nigeria, 1885-1960*, London, Longman.
- BIOBAKU Saburi O. (1960), *The Origin of the Yoruba*, Lagos, Federal Information Service.
- BIOBAKU Saburi O. (1973), *Sources of Yoruba History*, Oxford, Clarendon Press.
- DIKE Kenneth O. (1965), *Trade and Politics in the Niger Delta*, Oxford, Clarendon.
- FALOLA Toyin, « Celebrating Bolanle Awe: The Matriarch of Feminist History », *The Punch Nigeria*, 9 November 2018.
- FELTHAM FORBES Jacob, « How a King's History Student Founded a School of Historical Thought in 1950s Africa », *King's College London, Spotlight on Research*, 11 October 2020.
- IKIME Obaro (2001), *Groundwork of Nigerian History*, Ibadan, Heinemann Educational Books.
- ISIUGO-ABANIHE Ifeoma et alii (dir.), *Bolanle Awe: Portrait of an Academic and Activist* (1999), Ibadan, Women's Research and Documentation Centre.
- OLAWALE Ronke (2019), *Interview with Bolanle Awe*, Global Feminist Project.
- PANATA Sara (2020), *Le Nigeria en mouvement(s) : la place des mouvements féminins et féministes dans les luttes socio-politiques nationales (1944-1994)*, Ph.D. dissertation, Paris, University of Paris 1.
- PERHAM Margery Freda (1962), *Native Administration in Nigeria*, London, Oxford University Press.
- PERHAM Margery Freda (1963) (dir.), *Ten Africans*, London, Faber and Faber.
- PERHAM Margery Freda (1960), *Lugard: The Years of Authority, 1898-1945 ; the Second Part of the Life of Frederick Dealtry Lugard, Later Lord Lugard of Abinger*, London, Collins.
- TAMUNO T.N. (1972), *The Evolution of the Nigerian State the Southern Phase, 1898-1914*, London, Longman.
- TREVOR-ROPER Hugh (1963), « The Rise of Christian Europe », *The Listener*, p. 871.

## Publications de Bolanle Awe citées dans l'article

- AWE Bolanle (1964), *The Rise of Ibadan as a Yoruba Power in the Nineteenth Century*, thèse, Oxford, Oxford University.
- AWE Bolanle (1977), « The Iyalode in the Traditional Yoruba Political System », in A. Schlegel (dir.), *Sexual Stratification: A Cross-Cultural View*, New-York, Columbia University Press, pp. 144-59.

- AWE Bolanle (1977), « Reflections on the Conference on Women and Development: I », *Signs*, vol. 3, n° 1, pp. 314-316.
- AWE Bolanle (1988), « Nigerian Women's Visions and Movements: An Overview », communication présentée à la journée d'étude à la conférence DAWN sur le thème « Africa Regional Meeting on Food, Debt Crises in Relation to Women », Institute of African Studies, University of Ibadan.
- AWE Bolanle (1991), « Writing Women into History: The Nigerian Experience », in Karen Offen, Ruth Roach Pierson, et Jane Rendall (dir.), *Writing Women's History: International Perspectives*, London, Palgrave Macmillan, pp. 211-220.
- AWE Bolanle *et alii* (1991), « Editorial », *Signs*, 16(4), pp. 645-49.
- AWE Bolanle et MBA Nina (1991), « Women's Research and Documentation Centre (Nigeria) », *Signs*, 16(4), pp. 859-64.
- AWE Bolanle (1992) (dir.), *Nigerian Women. A Historical Perspective*, Ibadan, Bookcraft.
- AWE Bolanle (1992), « Women and popular participation », communication présentée à la journée d'étude Cowan/Wordoc sur le thème « Women and Popular Participation », Institute of African Studies, University of Ibadan.
- ASHAYE Yomi Leon et AWE Bolanle (2016), *Nigerian Women Pioneers and Icons*, Ibadan, Childsplay Books Limited.